

Fiche technique

USA - 2003 - 2h17

Réalisateur :
Clint Eastwood

Scénario :
Brian Helgeland, d'après
le roman de **Dennis
Lehane**

Image :
Tom Stern



Interprètes :
Sean Penn
(Jimmy Markum)
Tim Robbins
(Dave Boyle)
Kevin Bacon
(Sean Devine)
Laurence Fishburne
(Whithey Powers)
Marcia Gay Harden
(Celeste Boyle)
Laura Linney
(Annabeth Markum)

Résumé

Jimmy Markum, Dave Boyle et Sean Devine ont grandi ensemble dans les rues d'un quartier "dur" de Boston. Rien ne semblait devoir altérer le cours de leur amitié jusqu'au jour où Dave se fit enlever par un inconnu, sous les yeux de ses copains. Leur complicité juvénile n'y résista pas, leurs chemins se séparèrent inexorablement : Jimmy plongea quelque temps dans la délinquance, Sean s'engagea dans la police. Dave se replia sur lui-même, se contenta de petits boulots, et vécut durant plusieurs années avec sa mère avant d'épouser Celeste. Une nouvelle tragédie rapproche soudain les trois hommes : la fille de Jimmy, Katie, est assassinée. Jimmy n'a dès lors plus qu'une obsession - se venger. Et Sean, affecté à l'enquête, croit connaître le coupable : Dave Boyle...

Critique

(...) L'intrigue policière importe moins que les conséquences humaines - à court ou long terme - d'événements dramatiques. La vie, en somme, rythmée par la peur et la perte.

Tiré d'un bon roman noir de Dennis Lehane, **Mystic River** est le vingt-quatrième film de Clint Eastwood. Et seulement le quatrième dans lequel il n'apparaît pas en tant qu'acteur. On devine que vingt ans plus tôt, il se serait mis de côté le rôle de Sean, le policier - tenu par un impeccable Kevin Bacon, dont le visage mutique peut évoquer celui du grand Clint. Mais, vingt ans plus tôt, se serait-il intéressé à ce polar presque dépourvu de scènes d'action, à ce conte noir aux personnages brisés, débordant de pathos ?

Dans un cinoche américain éperdu de jeunesse, la première qualité de **Mystic River** est justement de ne pas avoir peur de la douleur et des larmes. Rarement autant de noirceur, autant de désespoir palpable, se seront ainsi glissés dans un film de studio. Le revers de la médaille,

c'est justement la tentation de la «grande œuvre». Parfois, dans le rôle de Jimmy, Sean Penn serre la mâchoire et retient ses larmes de façon trop ostentatoire ; dans celui de Dave, Tim Robbins joue les (faux) idiots du village avec un poil de complaisance inutile. Par instants embarrassée par l'excès de dialogues, la mise en scène surligne ce qu'elle aurait pu se contenter de suggérer, notamment la dimension spirituelle du sujet.

Mais Eastwood sait préserver l'essentiel. Par sa capacité à ancrer ses personnages et son récit dans la réalité. Tourné sur les lieux mêmes de l'action - au bord de la Mystic River, à Boston -, le film semble mettre en scène de «vraies gens». Pas des personnages de fiction, mais des êtres de chair et de sang. Eastwood parvient à rendre tangible l'idée de communauté. Hommes et femmes unis, de façon quasi tribale, par la proximité géographique, les liens du cœur ou du sang, et saisis dans une topographie réduite, lieux de vie ou de travail, quelques rues chargées de souvenirs...

C'est une communauté qui se retrouve et se soude lors de grandes cérémonies collectives : la première communion de l'autre fille de Jimmy, par exemple. Ou cette splendide dernière scène, parade de rue comme on ne peut en voir qu'aux Etats-Unis (et dans les films de John Ford ou Jacques Tourneur), qui noie les destins individuels dans une fatalité communautaire. Dans cette cité de tragédie moderne, les femmes ont un rôle fondamental. Marcia Gay Harden (vue récemment dans **Pollock**) joue l'épouse tourmentée de Dave ; Laura Linney est la monstrueuse Lady Macbeth, qui soutient Jimmy quoi qu'il ait fait. Deux personnages formidables et effrayants.

Mystic River est traversé de fulgurances que peu de films américains savent nous offrir. Un plan terrifiant de Tim Robbins, éclairé par la lumière blafarde d'un écran de télé qui diffuse un film de vampires ; Marcia Gay Harden

et Sean Penn, attablés dans la cuisine, partageant leur douleur : elle ferme un placard, machinalement ; il saisit une bouteille de whisky, la repose, sachant sans doute que l'alcool ne dissipera pas l'horreur. De petits détails, au détour d'un plan, des miettes d'humanité souffrante qui font un grand film.

Aurélien Ferenczi
Télérama n° 2805 - 18 octobre 2003

Trois silhouettes d'hommes, noires, reflétées dans l'eau d'une rivière. Trois silhouettes tête en bas, bras ballants, jambes comme un peu vacillantes dans le friselis du courant. On pourrait dire paradoxalement que l'affiche du film de Clint Eastwood, en son clair-obscur, annonce la couleur : en blanc sur noir ressort le titre - **Mystic River** ; et en blanc sur bleu en petites pattes de mouche une phrase résume : «On enterre nos péchés, on ne les efface pas.» Une phrase écrite à la main. Et si le 25e film du réalisateur d'**Impitoyable** et de **L'Homme des hautes plaines** avait quelque chose d'un long métrage cousu main...

C'est à quatre mains que le cinéaste et le scénariste Brian Helgeland ont adapté ce roman de Dennis Lehane où, dans le vieux Boston anciennement irlandais, on voit d'abord trois gamins jouant sur le bitume une partie de hockey. Au temps des années 70, dans une rue désertée, une dalle du trottoir venant d'être rebétonnée, voilà les trois d'inscrire dans le ciment frais leurs prénoms, se rêvant de la sorte une postérité. (...) Vingt-cinq ans auront passé quand le film reprend, découlant par méandres résignés de cette scène initiale. Vers la fin, au bord d'une parade patriotique, Sean, flic à la brigade criminelle de Boston, regarde Jimmy, ex-taulard, père de famille et épicier, dont la fille de 19 ans vient d'être sauvagement tuée. L'excellent

Kevin Bacon, aussi acéré et blindé et limpide que pudiquement tendre, joue cet enquêteur qui, n'ignorant plus rien, mime d'un trottoir à l'autre l'action d'envoyer un coup de pistolet en plein front à son ancien ami d'enfance. Un geste de la main. Comme un jeu. Un tir fictif adressé ainsi qu'une bénédiction. Simulation muette d'un revolver qu'on décharge. Justice imaginaire rendue tacitement. La loi du silence sera observée. Et non l'autre, la vraie.

Message reçu par un Sean Penn tout ou long sentimental et excessivement bord des larmes dans la peau de Jimmy : en bout de course dans la nuit noire de la Mystic River, ne vient-il pas d'exécuter le troisième des copains d'avant ? Une fois encore, la poisse est tombée sur le pauvre Dave. Pauvre misère. La faute à pas d'chance. Aux circonstances bien plus qu'aux supposés péchés. Il y a eu trahison de sa femme ; confession extorquée. En un mot : méprise. Tim Robbins, semblant se mépriser lui-même, prête ses traits fatigués, un air pusillanime, à moitié vulgaire, au personnage théâtral du bousillé par l'existence qui, en mort vivant, lit à son fils des histoires de loup-garou et de chauve-souris, veillé puis lâché par une épouse brune sortie de la tragédie grecque.

Il y a dans le thriller métaphysique du grand confectionneur Eastwood un regard à la fois féroce et archi-empathique sur les Américains moyens, mais quand on dit moyen, cela ne signifie pas bourgeois, ou alors tout petits bourgeois, pour qui la première communion de la benjamine est l'événement de l'année. Conversation des hommes sur le porche d'une petite maison de bois typique de Boston capitale du haricot en grains, ou, plus loin, sur le rebord du trottoir tandis que, dans les cuisines et living encombrés, les femmes vont et viennent qui, celles-là, ne sauraient parler de Michelangelo.

Plus la situation s'aggrave, plus l'image se fait crépusculaire ; plus les symétries s'affirment ; entre couples ; entre aper-

çus symboliques du fatum en action. D'aller à la morgue en retours vers l'épicerie. Sur une musique symphonique, ostensiblement funèbre : requiem en trois notes pour trois larrons qui n'auraient pas dû, ou pas voulu, écrire leurs noms dans le ciment frais.

Mathilde La Bardonnie
Libération 15 octobre 2003

Entretien avec le réalisateur

Mystic River sort juste avant **The Matrix Revolutions**, une autre production Warner au budget colossal. Comment la Warner considère-t-elle votre film ?

Je ne veux pas spécialement arriver premier au box-office. J'ai fait le pari du bouche-à-oreille. Je répétais souvent en plaisantant, sur le tournage de **Mystic River**, que mon plus grand allié était **Matrix**. Warner produisait les deux derniers volets de la trilogie et avait oublié mon film. Ils m'ont laissé tranquille. C'était un film à petit budget pour eux.

Mystic River est très proche des films sociaux que la Warner produisait à la chaîne dans les années 1930. Warner devrait être particulièrement fier de vous...

J'ai réalisé **Mystic River** dans le respect des traditions. Mais je doute que la majeure partie des employés de Warner connaisse l'histoire de leur compagnie. Les acteurs emblématiques de la Warner, James Cagney et Humphrey Bogart en particulier, m'ont beaucoup influencé. Ils n'avaient pas peur de s'impliquer dans des projets hors normes. La coupe de cheveux de Bogart dans **Le Trésor de la Sierra Madre** est incroyable, ses cheveux vont dans tous les sens. Il n'y avait rien de glamour chez lui. Cagney pouvait commettre les pires horreurs à l'écran. Il semblait prêt

à tout et se moquait de ce que penserait le public.

Qu'est-ce qui a attiré votre attention dans le roman de Dennis Lehane ?

Le mélange des genres. On ne sait pas si c'est une enquête ou un drame. Il y a deux histoires parallèles qui finissent par se rejoindre, et la complexité de la structure narrative me stimulait beaucoup. J'avais proposé à Brian Helgeland, avec qui j'avais déjà travaillé auparavant, d'adapter le roman. Il est originaire de Boston, où se déroule le roman, c'était capital à mes yeux.

La ville est un protagoniste important dans beaucoup de vos films...

Une ville est un personnage. Sinon, j'aurais pu faire **Mystic River** à l'ancienne, comme me le proposait la Warner, dans un studio à Toronto, où les coûts de production sont moins élevés. Mais cela n'avait aucun sens. Tim Robbins, Sean Penn et Kevin Bacon sont partis chacun de leur côté à Boston avant le tournage pour s'imprégner de l'atmosphère de la ville. Je leur ai fait rencontrer Dennis Lehane. Kevin Bacon a passé du temps avec la police locale.

*La manière dont Boston se dessine ici, scindée par un fleuve, nous ramène à **La Nuit du chasseur**, et à une malédiction ancestrale lancée sur la tête des personnages.*

Beaucoup de personnes à Boston ignorent qu'il existe une Mystic River. Les vrais Bostoniens le savent, il existe tout un quartier autour qui porte le nom de Mystic. Ce nom a son poids et sa symbolique, j'en étais conscient. Il y avait une raison d'aller rôder par là.

Plus le récit avance, plus la lumière du film devient sombre.

L'idée était de parvenir à des couleurs désaturées. Cela a pris un temps fou au laboratoire, beaucoup plus que d'ordinaire. Je me souviens d'une projection où j'ai dit que les couleurs de mon film

ne pouvaient tout de même pas ressembler à celles de Dorothy et Toto dans **Le Magicien d'Oz**. Je voulais des couleurs froides, surtout pas de chaleur.

*Le cinéma s'intéresse souvent à la figure du sadique ou de l'assassin. Votre cinéma, depuis **Le Retour de l'inspecteur Harry**, ne cesse de s'interroger sur l'enfant traumatisé.*

La perte de l'innocence m'obsède. Les violeurs dans **Mystic River**, et les coupables du meurtre, importent peu. Par contre, Tim Robbins possède une vulnérabilité évidente qui m'intéresse au premier chef. Elle a aussi une résonance dramatique dans le film. Dans la séquence finale de la parade, le jour de Colombus Day, on comprend que ce traumatisme ne s'arrêtera pas au seul Tim Robbins. Son enfant ne saura jamais pourquoi son père a disparu. Sa mère ne comprend rien de ce qui se produit, ni pour son mari ni pour son fils.

Que signifie à ce moment-là le geste de l'inspecteur interprété par Kevin Bacon, quand il serre son poing comme un pistolet ? C'est une image très forte.

Et très ambiguë. J'ai essayé de la cadrer en laissant ouverte sa signification. On comprend qu'il se sent coupable vis-à-vis de la femme de Tim Robbins. Il n'a pas résolu l'enquête à temps. Son geste s'interprète, de manière égale, comme un avertissement à Sean Penn, avec la possibilité d'appliquer la loi à tout instant, ou comme un assentiment à la loi du silence et à une solidarité qui remonte à l'enfance. Je voulais aussi restituer une autre dimension. Sean Penn, dont la fille est assassinée, porte son deuil tout le long du film. Il est autant marqué par l'injustice que tous les autres personnages.

*La gestuelle de Kevin Bacon rappelle la vôtre dans **L'Inspecteur Harry**. Était-ce votre idée d'insinuer ce mimétisme ?*

C'est la sienne. Il m'a demandé si cela me dérangeait qu'il porte les lunettes de

l'inspecteur Harry. Cela me convenait car son jeu allait dans le sens d'une certaine subtilité. Si j'avais eu 45 ans, j'aurais peut-être interprété le rôle du détective.

Tim Robbins et Sean Penn sont eux-mêmes réalisateurs. Cela a-t-il facilité votre travail ?

C'est une chose que j'apprécie énormément. Un acteur avec une expérience de la mise en scène est beaucoup plus conscient des responsabilités supportées par un réalisateur. Il arrive toujours à l'heure. Il possède un regard d'ensemble sur le film. Ici, c'était capital, car il s'agit d'un film choral, où le comédien doit précisément ajuster son jeu par rapport à ses partenaires. (...)

Propos recueillis par Samuel Blumenfeld
Le Monde/Aden 15 octobre 2003

Le réalisateur

Inconnu en Europe avant le triomphe, en 1964, de **Pour une poignée de dollars**, ce *good guy* de la série télévisée westernienne à succès **Rawhide** (1959-1966) était déjà apprécié du public américain. Né à San Francisco le 31 mai 1930, Clint Eastwood, passionné de country music et de jazz, a opté pour une carrière d'acteur. La trilogie de Sergio Leone (**Pour une poignée de dollars**, **Et pour quelques dollars de plus...**, **Le Bon, la brute et le truand**, 1964-66), façonne un nouveau héros, "L'Homme sans nom" : laconique, il n'existe que par sa haute silhouette aux déplacements d'une lenteur mesurée, masquant tension et fébrilité, et par un regard inquisiteur, foudroyant, teinté de mépris. Son cynisme n'est pas celui des *bad guys* du western classique : il laisse percevoir un idéalisme déçu et se contente d'appliquer les règles de fait

de la société.

Devenu star internationale, Clint Eastwood fonde sa propre société de production (Malpaso Company), qui lui permet d'intervenir sur le scénario et le choix des comédiens et des réalisateurs (en particulier Donald Siegel). Il développe alors un personnage dans lequel diverses tendances de la société américaine peuvent se reconnaître. Plus que les westerns comme **Hang'em high** (**Pendez-les haut et court**, Ted Post 1968) ou **Two mules for sister Sara** (**Sierra Torride**, Don Siegel, 1970), c'est la série commencée avec **Dirty Harry** (**L'inspecteur Harry**, Don Siegel, 1972), où Eastwood interprète par cinq fois l'inspecteur Harry Callahan, qui lui vaut souvent une tenace réputation de symbole du machisme et du «néo-fascisme nixonien». Face à l'incurie ou la corruption, Harry agit seul, en marge de la loi, selon un principe qu'il énonce dans **Magnum Force** (Ted Post, 1973) : «*C'est très bien de tirer quand c'est sur ceux qu'il faut.*» Eastwood crée un personnage ambivalent, susceptible de plaire aussi bien à l'esprit contestataire hérité des années 1960 qu'à la majorité silencieuse soucieuse de retour aux valeurs qui ont fondé l'Amérique: «*Si quelqu'un est contre le système, c'est bien moi. Mais tant qu'on n'en trouvera pas de meilleur, je le défendrai.*» (...)

Parallèlement Clint Eastwood développe des œuvres personnelles risquées, et d'une grande force émotionnelle. On le sacra tardivement «auteur» avec **Bird** (1988), biographie nocturne et éclatée de Charlie Parker qui fonde sa structure sur la musique de celui-ci. Mais des films tels que **Breezy** (1973) et **Honkytonk man** (1982) annonçaient les œuvres de maturité que seront **A perfect world** (**Un monde parfait**, 1993) et **The bridge of Madison county** (1995), fondés, comme **Les pleins pouvoirs**, sur la relation de deux êtres que tout éloigne et sur la question de la filiation et de la paternité. (...)

Encyclopædia Universalis - 1999

Filmographie

Play misty for me	1971
Un frisson dans la nuit	
High plains drifters	1973
L'homme des hautes plaines	
The eiger sanction	1975
La sanction	
The outlaw : Josey Wales	1976
Josey Wales, hors-la-loi	
The gauntlet	1977
L'épreuve de force	
Bronco Billy	1980
Firefox	1982
Firefox, l'arme absolue	
Honkytonk man	
Sudden impact	1983
Le retour de l'inspecteur Harry	
Pale rider	1985
Heartbreak ridge	1986
Le maître de guerre	
Bird	1987
White hunter, black heart	1989
Chasseur blanc, cœur noir	
The rookie	1990
La relève	
Unforgiven	1991
Impitoyable	
A perfect world	1993
Un monde parfait	
The Bridges of Madison county	1995
Sur la route de Madison	
Absolute power	1996
Les pleins pouvoirs	
Midnight in the garden of Good and Evil	1997
Minuit dans le jardin du bien et du mal	
True crime	1999
Jugé coupable	
Space cowboys	2000
Blood work	2002
Créance de sang	
Mystic River	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°509/510, 512 (Dossier)
Cahiers du Cinéma n°580, 583
Fiches du Cinéma n°1719

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com